

LE TIGRE MONDAIN

004

Phélopée gesticulait trop sur son petit nuage. Son père, voulant la punir d'une giflé, la fit choir dans un étang. Désormais elle s'appellerait Crapouilla.

005

Jean-Glu Uhu était vendeur de colle. De père en fils. Malgré un nom prédestiné, son secret le plus intime était de devenir chef magasinier à Montluçon.

006

Christine, 35 ans, petit cul serré dans un jean. Elle plaqua tout pour vivre aux Seychelles. À 67 ans, son gros cul cramé de soleil débordait de son string coloré.

L'ÉPARPILLEUR DES LILAS

CARNET 1

Un mec est à l'ANPE et il écrit dans un carnet. Franchement, il tripe trop au lieu d'attendre comme un funiculaire. Une fille le regarde. Tant qu'il ne la voit pas, il est persuadé qu'elle est trop mignonne. Finalement il tourne la tête : bof.

Alors de nouveau il est face à son vide intérieur qu'il tente de fuir par le flot des mots. Mais sans cesse l'angoisse de la fin des mots le prend et le pousse à continuer, à trouver une sortie, un rebondissement, le moindre détail qui lui ouvrirait un univers inconnu aux limites infinies. Cependant il est coincé, à l'ANPE, il doit attendre dans une pièce, et personne en vue ! Le vide a été eche...

Mon nom, c'est mon tour !

NICKY GERVOISE

« L'ombre du vieux château de Mozscec-Kanyesky étendait vers l'Orient les morcellements mouvants de ses contours complexes, comme une tache d'encre répandue sur les plaines désertes qui la cernaient à la façon d'une muette armée. La nuit venait, lugubre. Le vent soufflait à la façon d'un hurlement de loup blessé. Rien ne semblait vivre, hors la nature, mourante, ou comme déjà fantôme.

Un bruit, soudain, se répercuta en échos : c'était l'insupportable klaxon de la camionnette verte et rose d'Otto Mazzafoli, le vendeur de glaces, chouchous et

beignets. À peine avait-il déclenché le pimpant avertisseur que déjà son esprit regrettait le geste que sa main, mue par un réflexe professionnel, venait d'accomplir — les consignes étaient en effet simples : rendez-vous, à vingt heures précises, dans la cour du château en ruines, et silence, surtout, silence et discrétion. Pour le coup, c'était loupé. D'autant qu'il était déjà 23 h 17.

Au son multiplié du "pou-tou-lou-tou-tou ! pou-tou-lou-tou-tou ! tou ! pou-tou-tou-lou-tou-tou !", une nuée d'hommes, des silhouettes plutôt que des individus identifiables, s'était ruée, prompte et sauvage, sur le véhicule désuet trônant parmi les murs écroulés qui en avaient vu passer des vertes et des pas mûres. L'un de ces étranges personnages courut tout droit à la portière avant gauche de la camionnette, et l'ayant ouverte en moins de temps qu'il n'en faut pour se le figurer, il saisit le bon marchand de friandises et le projeta dans la poussière. Au terme de deux superbes tonneaux, effectués à la faveur de la plasticité inhérente à son corps gras-souillet, Otto s'immobilisa sur le dos, sous le poids de son ventre rebondi, et pareil à une tortue, resta bloqué dans cette position sotté et inconfortable.

L'énigmatique compagnie qui avait surgi des ténèbres à présent l'entourait, ne manifestant en rien l'amusement de bon goût que cette scène ridicule se devrait d'inspirer à toute personne normalement constituée, mais affichant plutôt un sérieux et un aplomb comme on n'en rencontre plus guère que dans les enterrements ou les compétitions olympiques de croquet — un sérieux et un aplomb, en somme, qui commençaient à devenir inquiétants. Otto remua vainement, et bredouilla d'infimes borborygmes qu'un aboiement sévère d'un des hommes sombres eut tôt fait d'interrompre : il n'est pas temps, hurlait-il en substance, de ramener sa fraise alors qu'on a un tel retard, et qu'on dégage un volume sonore hautement inapproprié à la situation.

Et cependant, malgré tant de douleur et de haine, le brave et rondouillard Otto souriait, oui, il souriait, en voyant apparaître au-dessus de ces crapules, trop occupées à le toiser avec rage et petitesse pour le voir elles aussi, en voyant apparaître cette forme discoïde qu'il connaissait bien : celle de la soucoupe volante de son ami Korkror le Saturnien. »

À la lecture de cet extrait de Otto, Vengeur du Genre Humain, le dernier roman, inachevé et inédit, d'Albert Camus, récemment redécouvert, on ne s'étonne pas que son éditeur, plutôt que de lui dire toute sa déception, ait préféré demander à son neveu de l'emmener faire un tour dans sa voiture, dont il avait eu soin préalablement de saboter les pneus : c'était sans doute mieux pour lui et pour tout le monde.

ORSEC MORSAC